

Généalogie - Histoire Entre Sambre et Meuse

N° 12 Octobre Novembre Décembre 2009



Chers membres,

Durant cette année plusieurs manifestations patriotiques se sont déroulées dans les différentes régions du pays pour commémorer le 65 ème anniversaire de la libération de la Belgique.

Outre les autorités civiles et militaires, certaines écoles communales des entités et de la Communauté Française étaient parfois présentes.

Ces journées du souvenir ont souligné la gratitude envers les combattants de la liberté et un message porteur de fraternité, de compréhension, de respect des différences et de volonté d'entente entre les peuples.

Comme le soulignait dernièrement le Professeur Alain Colignon, licencié en histoire de l'université de Liège. Pendant plusieurs décennies, les associations patriotiques nées des deux guerres mondiales ont rassemblé les anciens combattants ou les ex-résistants. Elles furent, par leur seule existence, porteuses d'un vif sentiment identitaire Belge. Leur communauté était passablement introvertie, car soudée par la force du passé « Elle ne purent que, très imparfaitement, projeter leurs aspirations vers les jeunes générations. Avec elles, s'éteint peu à peu une certaine idée de la Belgique, celle d'un état-nation un et indivisible.

Au fil des ans on constate que la participation de la population aux commémorations du 8 mai et du 11 novembre et en particulier des jeunes est de plus en plus faible cela sous-entend probablement une perte du sentiment patriotique de la part de notre population. J'en suis convaincu.

Comme nous l'explique Daniel Claude Abate, président fondateur de *Génération patriotique*. « Le développement du pays des bosseurs passe d'abord par un retour aux valeurs patriotiques et par la consolidation de nos acquis, démocratiques et socio-économiques. Il entend contribuer par des actions citoyennes, à la résorption du déficit de patriotisme et des valeurs qui caractérisent encore les mentalités et les comportements dans notre pays », Le patriotisme ajoute un sentiment de solidarité verticale entre les générations. Les valeurs de civisme qui sont le fondement du patriotisme sont de nos jours malheureusement de moins en moins transmises par les médias, les membres du corps enseignant et même au sein de certains organismes et institutions de notre état.

Je suis persuadé que nous avons une dette de reconnaissance envers nos anciens et que c'est aux jeunes que nous devons la rembourser. A nous de transmettre ces valeurs civiques que nos parents et grands parents nous ont légués. C'est une question d'honnêteté.

Enfin je ne voudrai pas terminer sur cette matière à réflexion sans vous exprimer mon souhait à tous, ainsi qu'à tous ceux qui vous sont chers, de joyeuses fêtes de Noël et une excellente année 2010.

Le Président

**Etes-vous en ordre de cotisation ?
Un doute, contactez-nous.**

G E P H I L - E S M a.s.b.l.



1914

23 AOUT

Le 23 août dès le matin, le défilé des émigrés recommença. A la messe de neuf heures, il y avait toute une assistance où l'on comptait beaucoup d'étrangers inconnus de nous, sans chapeau et en habits les plus simples et de semaine. Ce jour-là aussi restera gravé dans notre mémoire, il fut un de ceux où nous vîmes le plus de malheureux. Des centaines de chariots, des centaines de personnes traversant nos rues et tous se dirigeant sur Mariembourg et de là gagnant la France. Dans ce défilé, on remarquait l'inquiétude des gens qui s'en allaient sans savoir où, ni comment ils s'en tireraient. Il y avait des attelages de toute sortes, des chariots de fermiers, des bœufs, des vaches très bien attelées, nous vîmes des chèvres même, une brebis tirant un petit chariot chargé de trois enfants, tous portaient des vivres, des matelas. Il y en avait plusieurs qui avaient pris leurs poules. Quel défilé Seigneur Jésus, et quelle désolation parmi eux!

Dans la matinée, nous vinrent 500 zouaves qui avaient été au combat le vendredi et venaient prendre un peu de repos. Ils s'installèrent dans les granges, ils faisaient eux-mêmes leur popote. C'est par dizaines que des petits feux entre deux pierres flambaient autour des marmitons, mais hélas! Un appel au secours vint les faire partir sans dîner, on les rappelait à Bioul et Oret, là où avait lieu un terrible combat. Vers 10 heures un aéro.

Allemand en reconnaissance survola notre village, il fut criblé de balles et dut rebrousser chemin.

Le commandant des zouaves, en voulant tirer heurta son revolver au bras d'un de ses soldats et la balle lui transperça le pied. On le porta chez les Révérendes sœurs et, là, il fut très bien soigné, puis on le conduisit à Philippeville avec trois de ces soldats blessés assez fort et qui n'avaient pas été soignés sur le champ de bataille. L'un d'eux était presque estropié de son bras rempli de pus. Les blessés furent très bien soignés et restaurés puis on les dirigea sur l'ambulance. Ce furent les premières grandes blessures que nous vîmes et que nous avons soignées. Pour midi, plus un seul soldat ne restait ici. De plus en plus les combats se rapprochaient. Nos gens commencèrent à faire leurs malles et à s'en aller. Le dernier train passant à midi était fort de trois machines et de deux fourgons et était tout bondé de gens qui se sauvaient. Beaucoup des nôtres partirent à pied, une partie logèrent à Couvin, puis partirent pour la France dans les derniers trains. Une autre partie de nos habitants se cacha dans les bois et les carrières abandonnées, mais les bois étaient de loin les plus exposés.

Dans l'après-midi vers deux heures, les vêpres furent sonnées, mais personne pour les chanter, le cleric-chantre était parti ainsi que tous les autres chanteurs et nous récitâmes notre chapelet au lieu de chanter l'office. Il fut dit de bon cœur, vous savez, car c'est à peine si nous nous entendions, tellement le bruit du canon était fort. On tremblait et était anxieux. Le reste de la journée s'écoula en regardant passer le défilé des émigrés et, la nuit comme le jour, il n'y avait pas d'arrêt. Le 23 août, Monsieur le Curé réunit tous les registres paroissiaux ainsi que tous les documents et papiers de fabrique, tout fut mis dans un coffre en chêne entouré d'une couverture en laine et enterré profondément dans le jardin, nous savions à une dizaine où se trouvait le coffre. C'était bien tombé, si l'un de nous ne survivait pas à ses camarades pour remettre à jour ces livres nécessaires et, à la grâce de Dieu, nous avons remis la terre à niveau et fait disparaître toute trace de trou. Nous disions: « Quand on les reprendra nous ne serons toujours pas plus tremblants qu'aujourd'hui. » Tous nos autres objets furent mis à l'abri du feu: les vases sacrés, les ostensoirs, l'argenterie et tout ce qui avait de la valeur; tout cela dans des caisses et bien caché.

24 AOUT

Le 24 août tout au matin, les soldats français commencèrent à réapparaître, revenant du côté de Dinant, Mettet, Fosses. Cette fois c'était bien vrais! Les Français reculaient et les boches avançaient. Ici, à la cure, les Français réclamaient trois grandes places, une pour le Général, une seconde pour une douzaine de soldats se coucher et une troisième qui servirait au service de santé. On étend de la paille à la cuisine après avoir enlevé le poêle; on prépare les lits avec tout ce qu'on peut et tout est prêt pour neuf heures. Ils arrivaient tout exténués, fatigués, défaits, pleins de sang et ces pauvres zouaves ne comptaient plus que 60 vivants et encore beaucoup de blessés dans ce nombre.

Suite ⇒

Le café, la bière, les tartines, tout cela ne faisait que passer, mais ce qui les remettait, c'était la douche d'eau froide qu'ils prenaient tous en entrant. Une fois bien lavés, ils s'étendaient sur leurs lits et s'endormaient profondément. Le Général, après avoir déjeuné, se coucha et défendit qu'on le réveille avant midi, à moins que pour affaire importante : « Adressez-vous à vos chefs mais laissez-moi seulement une heure de repos. » Les deux sentinelles qui faisaient la garde sur la porte furent très importunées par un petit caporal qui demandait à voir le Général: « Laissez-moi seulement le voir cinq minutes » disait ce petit soldat aux autres qui lui renouvelaient toujours la même réponse : « Adressez-vous à votre chef, vous n'êtes pas de notre régiment, adressez-vous à eux mais laissez notre pauvre Général tranquille ». Enfin il insistait tant mais ne voulait jamais dire son nom. Après plus d'une demi-heure, voyant les larmes du soldat et voyant son insistance, la sentinelle vint avertir le général. « Mais je vous avait dit de me laisser tranquille, dit-il, dites à ce soldat qu'il aille près du chef de sa compagnie. » « Mais, dit la sentinelle, il n'est pas de notre régiment et voudrait peut-être vous confier quelque chose. » « Allons, faites-le entrer » dit le Général tristement. Le soldat entre dans la place réservée au Général. Celui-ci étant venu dire à Monsieur le Curé et au Révérend Père, qui se trouvaient à côté tous les deux dans la chambre, son peu d'espoir et un peu sa conviction sur la situation. Alors il entre dans sa chambre et un grand cri se fait entendre: « Ah! Mon Pierre, crie le Général, mon cher enfant, tu vis encore. » Et, au même instant, Monsieur le Curé et le Révérend Père se précipitent croyant à un malheur, mais non, ils sont dans les bras l'un de l'autre. Ces joies, on ne peut les décrire, mais ceux qui les ont vues ne les oublient pas. C'était sont fils venant des combats de Dinant par Soulme et Surice. Ayant appris que le régiment de son père était dans les environs de Philippeville, il était venu, tellement il avait de la peine de ne pas rencontrer son père ou de le savoir blessé. Ils n'avaient pas eu une seule nouvelle l'un de l'autre depuis leur départ du 29 juillet. Le petit caporal ne savait pas s'il retrouverait son père ou un autre Général et le père croyait son fils tué à la tragique et cruelle bataille de Dinant. Ces jours, tous les cœurs bien nés les connaissent et ne les oublient pas. Ce fut un tas de questions d'un côté comme de l'autre et les larmes ont coulé sur ces figures de soldats et aussi sur les figures des témoins de cette rencontre.

Le général et son fils furent les hôtes de la cure pour dîner, puis se retirèrent pour se reposer quelques heures de l'après-midi.

Quel tumulte dans le village, c'était des centaines de soldats qui circulaient dans les rues, il y en avait de tous les régiments, ils étaient plus ou moins démoralisés, sans soucis de tout ce qu'ils faisaient et leur devise, « Autant que les boches n'auront pas ». C'était, nous le devinions facilement une grande défaite, presque une débandade. Les maisons fermées étaient ouvertes de force et servaient de lieu de rafraîchissement ou de dortoir. Même les soldats prenaient ce qui leur convenait, de tout côté on voyait des camps de soldats déplumant des poules et les rôtissant sur leurs petits feux, derrière les buissons. Le ravitaillement manquait à ces hommes et ils étaient bien obligés de prendre ce qu'ils trouvaient.

Tous les habitants, tant de Villers que de Vodecée étaient partis, à part quelques ménages, mais tous avaient fait leurs paquets et étaient sur le point de s'en aller. Ici, à la cure, personne ne pensait à s'en aller. « Partir? Mais le devoir qui est là, avoir charge d'âmes et les abandonner! Peut être aura-t-on besoin de moi et puis où aller, il faut avoir un peu plus de réflexion et ne pas se sauver ainsi au premier abord. Il sera encore temps quand il y aura danger de bombardement » disait Monsieur le Curé. Une naissance arrive à Vodecée dans la nuit du 23 au 24, le père de l'enfant, Henri FERRAUGE, vient tout de suite le dire à Monsieur le Curé et lui demande de baptiser le plus tôt possible, « dans l'après-midi si vous pouvez venir » dit-il à Monsieur le Curé. « J'irai tout de suite que j'aurai dîner » dit-il. Dans l'après-midi, monsieur le Curé munit d'un peu d'eau des Saints Fonds, s'en va pour baptiser ce petit Belge né en une journée si mémorable, mais arrivé à Vodecée, Monsieur le Curé fait le tour de bien des maisons et plus âmes qui vive à Vodecée, que des soldats partout, plein l'église dont toutes les chaises ont été enlevées et mise en tas sur la place. Toutes les maisons étaient ouvertes et remplies de soldats buvant et mangeant tout ce qu'ils trouvaient à leur goût. Monsieur le Curé se dirigea vers la maison où devait avoir lieu le baptême. C'était au « Gayi ». Mais là il ne trouva que des soldats ayant tous reçu le baptême du vin. Les soldats invitèrent Monsieur le Curé à boire un verre avec eux. « Vous pouvez bien, dirent-ils, c'est le vin de Monsieur le Vicair et c'est du bon. » « Moi je venais faire un baptême, dit Monsieur le Curé, où sont les habitants de cette maison? » « Partis, dirent les soldats, partis depuis ce matin, nous avons vu que l'on chargeait une femme sur un matelas et c'est vrai il y avait un petit enfant. » . Nous avons su plus tard que le baptême avait été fait à Roly, vers dix heures du matin. Voyant l'église si mal arrangée Monsieur le Curé chercha un des chefs des soldats, un aumônier indiqua à Monsieur le Curé où se trouvait le commandant. Il lui demanda de faire évacuer l'église, ce qui fut fait tant bien que mal et la porte fermée par l'aumônier qui avait promis de remettre les clefs sur la cheminé de Monsieur STIENON, instituteur. C'est là qu'elles furent retrouvées deux jours après. Pendant cette après-midi il y eut ici une alerte, tout à coup un tumulte se fit d'un bout à l'autre du village, émigrants et soldats se pressaient les uns contre les autres, officiers, sabre au clair, enfin tous prêts à tirer.



Des mitrailleuses dans les greniers, ils n'attendaient que le commandement pour tirer. Le Général, réveillé par ce bruit, se précipite dans la rue, renversant tout ce qu'il trouvait sur son passage et fit cesser tout ce branle-bas en disant : « Insensés, ne voyez-vous pas que c'est des Belges et non des ennemis; allons, voyez-moi celui-là, dit-il en montrant un officier avec des jumelles, à quoi vous servent-elles si vous ne reconnaissez pas encore les Belges? » Alors le calme revint mais le départ fut indiqué pour 5 heures. C'était des Belges et quelle triste entrée ils avaient failli avoir et quelle horreur pour nous si cela était arrivé, car dans ces quelques rangées de soldats Belges nous comptons des nôtres : Jules MATHYS, Jules LAMBERT, Joseph MIRGAUX, Joseph GILLET, Luc PESTIAUX et monsieur l'abbé STIENON. Ils venaient tous de Namur, Ils étaient très fatigués. Comme nos cœurs battaient en les voyant, en les interrogeant, mais ils ne disaient pas grand-chose et avaient tous le même conseil à nous donner : « Restez ici, disaient-ils, donnez aux boches ce qu'ils vous demanderont. Mais ils sont bien plus exposés au péril, ceux-là qui se trouvent sur les chemins et au milieu des balles. » Nous aurions voulu les reconforter et les soulager, ces braves dont nous étions si fiers mais déjà alors il ne restait que bien peu de choses à donner. Ces soldats nous déclarèrent que la Belgique était entièrement devenue un champ de combats, que beaucoup de jours passeraient avant la fin de la guerre, que bien des amis étaient morts, que tout était fini pour les forts. Liège la vaillante et Namur la pauvre étaient toutes les deux anéanties comme forteresses. « Ils nous restait Anvers mais ils n'y viendront pas ou c'est que nous serons tous décimés. » Ils s'en allèrent ces braves, suivant les soldats Français pour aller renforcer les autres troupes Belges dans les environs d'Anvers. « Vers 5 heures nous devons partir et aller loger à Mariembourg », nous disaient-ils, mais on n'en peut plus. » Nous distribuâmes des tartines et ce qui nous restait encore de chocolat et de cigarettes. Vers 5 heures toutes cette troupe partait, les uns sur Romedenne, mais nos Belges sur Mariembourg. Le général se sépara de son fils, car celui-ci devait retrouver son régiment à Surice et l'autre son régiment dans les campagnes de Mariembourg. Dans ces convois nous remarquions une multitude d'autos et de charrois mais ce qui nous étonna, c'était trois charrettes chargées de civières pour les blessés. Elles étaient remplies de sang et de boue. Derrière ce convoi nous remarquions, suivant à pied et marchant péniblement, une douzaine de soldats Français blessés pour la plupart aux jambes et à la tête, blessures pas graves, mais ils étaient fatigués et c'est encore en marchant qu'ils ont du gagner l'ambulance à Philippeville. Ils s'arrêtèrent une demi-heure à la cure et là, après avoir reçu tous de nouveaux soins ils partirent de meilleur cœur en nous remerciant les larmes aux yeux. Des centaines de médailles bénites et des douzaines de chapelets, des scapulaires, tous demandaient des souvenirs et toutes les boîtes étaient vides alors que bien des soldats n'avaient rien reçu.

Monsieur le Curé salua le Général qui partait au moment où il rentrait de Vodecée. « Monsieur le Curé, dit-il, je vous remercie grandement de votre si bonne hospitalité et de vos bons soins pour moi et pour mon fils, s'il est une joie sincère que j'ai éprouvée depuis le commencement de la guerre c'est chez vous et quand j'ai revu mon fils. Monsieur le Curé souhaita beaucoup succès et de courage au Général qui partait. « A pied ? » demanda Monsieur le curé. « Oui, répondit-il, j'ai perdu mon cheval dans le bois de Gérin, est-il mort, s'est-il sauvé? Mais un obus s'est abattu tout près de nous et je ne sais pas s'il a été tué ou s'il s'est sauvé. Si vous entendez dire qu'un cheval étranger est dans vos parages, ne pourriez-vous pas me le faire dire? » et il nous en donna la couleur, la grandeur et même le nom, il s'appelait « Maque ». Nous apprîmes par des émigrés qui revenaient de Sautour que les soldats français avaient retrouvé le cheval et qu'ils croyaient à la mort de leur Général, ce qui leur faisait la déroute encore plus grave. Monsieur le Curé se mit au confessionnal et confessa beaucoup de soldats et vers 6 heures et demie il rentra à la cure ainsi que le Révérend Père. En revenant de l'église Monsieur le Curé fut accosté par un petit soldat qui lui remit une pièce de monnaie en lui disant « Monsieur le Curé, c'est pour vous, prenez cette pièce, c'est un petit franc pour vos pauvres. » « Mais mon brave, garde pour toi ton petit franc, tu en auras besoin pour bien des choses qui pourront te manquer. » « Mais non, Monsieur le Curé, c'est pour vous, prenez ce petit franc car vous me feriez beaucoup de peine si vous ne vouliez pas le prendre. » Monsieur le Curé prit la pièce sans la regarder et la glissa dans sa poche près de sa montre. Le soir en voulant remonter celle-ci il sent la pièce et la regarde seulement, elle était jaune et c'était une belle pièce de 20 francs conservée avec soin et cachée bien des fois pendant la guerre. D'un bout à l'autre du village on ne voyait que déménagement, malles et coffres se hissaient sur des chariots et même sur des brouettes on se sauvaient tous sur Mariembourg. Il ne restait plus que cette direction qui n'était pas fermée. Vers le soir il ne restait plus que 15 à 20 personnes dans notre commune qui en comptait 550. Beaucoup se cachèrent dans les bois de « Congenne », sorte de souterrains au-dessous de Merlemont et faisant partie de notre commune, d'autres s'étaient réfugiés dans les carrières des « Grands Fonds » et « Berniori » entre Sautour et Vodecée. Enfin quelques uns, mais dépourvus d'esprit ceux-là, s'étaient cachés dans des tas de gerbes de blés en pleine campagne comme si les balles ne pouvaient pas traverser la paille. Ici, à la cure, nous n'avons jamais pensé partir. A la cave se trouvaient très bien installés, un réchaud, de l'eau, du pain, du beurre et tout ce qu'il fallait pour manger et au premier bombardement nous serions descendus là à la grâce de Dieu, mais s'en aller! où? Et laisser les quelques personnes qui restaient sans soins?

Suite →

Jamais cette idée n'est venue dans nos têtes, car Monsieur le Curé disait à tous ceux qui venaient lui demander conseil: « Partez si vous voulez, mais moi je reste. » Et nous sommes restés, alors Monsieur le Curé fit venir les Révérendes Sœurs. Sœur BERTILLIE, la Supérieure, nous dit: « Mais nous n'avons pas peur, seulement si nous devons mourir, nous serons tout près pour recevoir l'absolution » et les deux autres sœurs, Sœur CANDIDE et Sœur PACIFIQUE, furent toutes les trois bien heureuses de la bonne hospitalité que leur offrait Monsieur le Curé. Avec leur matelas, elles arrivent vers 7 heures du soir. L'instituteur Monsieur BERO ainsi que Madame BERO (sortant tout endormie) et une petite fille de un an, voyant venir les sœurs à la cure, se décident à venir et ne pas partir et, avec leurs paquets, sonnent à la cure et demande à Monsieur le Curé de bien vouloir les laisser passer la nuit chez lui. « Bien volontiers », dit Monsieur le Curé, si on bombarde les environs, nous descendrons à la cave. Comme la maison était toute libre puisque nous n'avions plus aucun soldat à loger, les 5 chambres du haut furent réparties entre tous ceux qui étaient ici.

Monsieur le curé avait sa chambre, le Révérend Père AMAND, une autre chambre puis les Révérendes Sœurs une chambre à deux lits pour elles trois et l'instituteur, Monsieur BERO ainsi que sa mère la quatrième chambre comptant aussi deux lits. Enfin la cinquième pour les autres habitants hospitalisés à la cure.

Vers huit heures du soir, nous soupçons et nous disposons à nous retirer dans nos chambres car on est anéanti et on n'en peut plus. Alors arrive ici à la cure une dizaine de personnes, Armand BRISBOIS et sa femme, son beau-frère et sa femme ainsi que son fils, à ceux-ci s'étaient joints quelques parents de Florennes. Enfin Aimé LEQUEUT, neveu de BRISBOIS. Ils venaient avec leurs matelas pour passer la nuit ici et se mettre à l'abri à la cave du danger des balles, Aimé avait même pris son chien!

On se coucha mais, vers 11 heures, Armand BRISBOIS, étant allé faire un tour du côté de la gare, revint ici et d'une voix très forte, se met à crier: « Allè, il faut n'aller, les Français battent en retraite din les campagnes di Surice et y faut s'sauver. »

« Rindem' mi tchin, dit Aimé, y n' faut n'é s'fé tuwé tertout, sauvons-nous. »

La bête fut remise au propriétaire mais personne ne bougea, on était décidé à rester et à attendre les boches de pieds fermes. Même la bonne Madame BERO, sortant la tête tout endormie dehors de sa chambre, écoute le dialogue de BRISBOIS et y répond « Puisqu'on dit qu'on n'alleuf nin qui s'cougnusse ou qui saivony mais qui laignusse doirmi les dgins » ce qui provoqua chez tous ceux qui entendirent cette réponse une hilarité sans pareille, malgré le moment critique que nous traversions.

On se remit au lit jusque vers 4 heures du matin et, nous l'avouons, tous nous avons dormi.

25 AOÛT

Jour fatal et mauvais que ce 25 août. De grand matin, nous vîmes passer en courant une centaine de soldats de tous uniformes et de toutes armes. Ils n'avaient plus ni fusils, ni même coiffures, ces pauvres hommes étaient déchaussés et pied nus. Ils prirent la direction de Sautour, même plusieurs n'en pouvant plus se déguisèrent et circulaient dans notre village en civil. Plusieurs se cachèrent dans les bois et réussirent après assez longtemps à regagner leur pays. Monsieur le Curé dit la messe à six heures et elle fut même sonnée. Le Père Amand dit lui aussi la messe à six heures et demie. Vers sept heures du matin, à peine tout le monde rentré ici, que Monsieur PATRON, révérend Curé de Franchimont arrive à la cure en disant: « Il n'y a plus personne dans ma paroisse et, dans un café, un soldat Belge est blessé à la jambe, j'ai vu trois soldats en civil et je leur ai dit d'amener ce blessé ici, que nous pourrions peut-être plus facilement le faire conduire en voiture à Philippeville. » Peut-être dix minutes après arrive ce soldat, on le conduisait dans une brouette. Monsieur le Curé le fit mettre dans la cuisine et puis les autres disparurent. C'était chose impossible que de vouloir conduire ce malheureux à Philippeville. Plus personne dans le village, le mieux était de le soigner ici en attendant les événements pour pouvoir s'en tirer. Ce soldat avait été blessé dans le bois de Rosée par un éclat d'obus à la jambe, il portait un grand trou au mollet gauche. C'était un du treizième de ligne et il se nommait Pierre VANDENBROUDEN, originaire de Molenbeek-Saint Jean. Exténué et souffrant, ce malheureux fut étendu sur un matelas à la cuisine où il fut soigné par nous tous. A peine une demi-heure après, un formidable bruit se fit entendre, ce sont les Allemands venant de Franchimont, les premiers qui mirent leurs pieds sur notre commune. Quels cris, quels hurlements. Ils faisaient un tapage à rendre fou de frayeur. C'était toute une armée de canons et de chevaux conduite par de véritables démons. Monsieur le Curé de Franchimont, inquiet de ne pouvoir transporter plus loin le blessé qu'il avait fait amener ici, sort sur la porte devant et tout à coup il aperçoit des automobiles de la Croix Rouge. « Bonne occasion » dit-il à Monsieur le Curé ainsi qu'au Révérend Père. Sur le trottoir, Monsieur le Curé de Franchimont court au milieu de la rue et étend ses bras pour faire arrêter l'auto, mais, au même moment, quatre fusils et autant de révolvers se braquent sur lui et sur ceux qui étaient sur le trottoir. « Laissez-les passer » lui crie Monsieur le Curé et il se met sur le côté et les autos se remettent en marche.

Une autre approche de la généalogie.) **Suite de l'analyse et digression historique.**

L'analyse du tableau paru dans le précédent numéro de votre trimestriel, nous a permis de circonscrire avec plus de liens historiques et temporels les diverses phases de l'existence de notre ami Hubert HIERNAUX. Cependant nous n'en avons pas terminé avec les recherches que nous pouvons conduire sur son passage dans les rangs de « La grande armée ».

Car si nous prenons garde au rôle qui lui était imparti au sein de cette formidable force, nous ne pouvons nous soustraire à tenter de connaître les attributions réservées à son statut de canonnier Pour cela reportons nous aux diverses informations qui sont mises à notre disposition pour mieux connaître, même de façon succincte, l'organisation de cette fameuse artillerie, qui fut à n'en pas douter un atout majeur dans les conquêtes et les célèbres batailles livrées lors des diverses campagnes napoléoniennes.

Il est repris dans les registres de l'armée sous le matricule 1450, canonnier de deuxième classe, 7^o régiment, 6^o compagnie de la grande armée de Napoléon 1^{er}.

Posons nous quelques questions quant à l'organisation de cette arme en tant que cheville active.

Une distinction saute aux yeux dès que l'on fouille un tant soit peu le vocabulaire utilisé dans les rapports envoyés, par l'armée, aux diverses administrations. Nous constatons que canonnier de 2^o classe est explicitement indiqué.

Dans l'éventualité que ce soit de l'artillerie à pieds qu'ait été incorporé notre sujet, il faut savoir qu'il existait également une artillerie à cheval.

Pour information, à cette époque, un canon se compose des trois parties suivantes :

L' Affût, pièce en bois qui supporte le tube.

Le Tube, pièce en bronze, destinée à recevoir le boulet ainsi que la poudre.

Le Train, pièce munie de roues, attelée aux chevaux et qui ainsi entraîne l'affût qui y est attaché.

Les deux catégories désignées ci-dessus se distinguent par des particularités bien spécifiques.

Que ce soit dans la composition des unités ou les tâches assignées, des différences importantes sont remarquées.

La toute première remarque est simplement que dans l'artillerie à pieds les servants marchent aux côtés de leurs pièces alors que dans celle à cheval ils sont montés.

Arrivée sur la position de la batterie, l'artillerie à pieds conserve ses pièces sur l'avant train alors que celle à cheval met ses pièces à la prolonge, c'est à dire une corde de 3 cm de diamètre et de 15 m de longueur. La prolonge n'est utilisée par l'artillerie à pieds que pour passer des fossés. Les bouches à feu sont alignées à hauteur des essieux. Les plus gros calibres sont placés sur la droite de la ligne de feu et les obusiers sur la gauche. Les caissons sont placés en retrait de 30 ou 40 m, afin de protéger les servants lors d'explosions éventuelles.

Les canons sont classés selon le poids des projectiles envoyés, soit 4, 8, 12 livres, les obusiers eux se classent en 6 ou 8 pouces, c'est à dire le calibre des projectiles.

Plusieurs types de boulets sont employés. Il y a ceux pleins, en fonte, qui n'explorent pas ensuite les creux remplis de mitraille, nommés aussi « biscaïens ». Les obusiers propulsent des obus sphériques remplis de poudre et munis d'une fusée qui détermine le moment de l'explosion.

Parfois l'on tire à boulets rouges. Ces boulets sont chauffés dans des fours spéciaux. Il faut trente à trente-cinq minutes pour porter au rouge le projectile. Leur utilisation est des plus dangereuses et une technique et des moyens particuliers sont mis en place lors de ces tirs.

..

Une autre approche de la généalogie.) **Suite de l'analyse et digression historique.**

Le service des pièces est réglé de façon minutieuse et le personnel servant est comme l'on peut le voir assez important. Par exemple voici en partie, celle à respecter pour une pièce de 4 livres. Sur la gauche de la pièce se trouve le premier servant qui a le sac à cartouches et fait fonction d'approvisionneur, il se situe à la hauteur de la bouche du canon. Le second servant a un dégorgeoir et un sac à étoupilles, il dégorge la pièce introduit l'étoupille et fait le signal du feu, il se trouve à hauteur du bouton. Le canonnier-pointeur de première classe porte un doigtier à l'index de la main droite, il lui permet de boucher la lumière du tube malgré la chaleur de celui-ci après le tir. Le troisième servant a un sac de cartouches et est aussi pourvoyeur de la pièce. Il rapporte les munitions au servant de gauche et si nécessaire le remplace. Pour une pièce de huit livres l'effectif est de treize hommes. A savoir :2 canonniers, 6 servants d'artillerie, 5 servants d'infanterie. Plus le calibre de la pièce augmente, plus le nombre de servants est important.

La précision de ces canons est de plus ou moins 800 m pour un 12 livres, alors que la portée pouvait aller à 1500 m. La cadence elle est de deux coups par minute pour les 4 et 8, mais de un coup pour une pièce de 12.

Après chaque tir il est impératif de refaire le pointage car le recul est très important.

Lors de batailles qu'en est-il des canons pris à l'ennemi ou encore abandonnés par lui ?

Rien n'est cependant laissé au hasard. En effet comme la cavalerie est capable de se mouvoir aisément et rapidement c'est à elle que revient la mission de neutraliser les pièces en question. Cela s'appelle l'enclouage et est réalisé par deux cavaliers qui emportent marteaux et clous carrés et enfoncent dans la lumière des pièces un clou à force de frappe, rendant ainsi le canon inutilisable et, parfois on introduisait de la terre dans la bouche à feu ou encore un boulet enveloppé de feutre humide ou un cylindre de bois dur. Il était aussi en usage de retourner les canons en sens contraire ou même dans la mesure du possible de les emmener. Pour désenclouer la lumière on utilisait de l'acide avec surveillance durant quelques temps. Le Ministère de la Guerre a le souci constant de récupérer le matériel, quel qu'il soit, abandonné ou à réparer ainsi que celui pris à l'ennemi et des primes sont allouées aux soldats qui ramènent ce genre d'objet.

L'uniforme des artilleurs est assez terne et se compose d'un habit-veste à basques longues et à fond bleu foncé avec col de même couleur bordé de rouge. Les parements de manches sont rouges et sont garnis d'une patte à trois boutons liserés de rouge.

Le gilet et la culotte sont aussi bleu foncé. Les guêtres sont noires en campagne et blanches en parade.

Le shako est orné d'un cordon natté de fils rouges. d'une plaque représentant l'aigle impériale au dessus de deux canons croisés, ainsi que d'une cocarde tricolore et d'un pompon rouge.

L'armement est constitué du fusil, d'une baïonnette, d'un sabre briquet orné d'une dragonne rouge.

L'équipement se complète de buffleterie en cuir et de la giberne, genre de sacoche, elle aussi décorée de deux canons croisés.

Napoléon, artilleur de formation, après l'école militaire est affecté au régiment de La Fère en Côte d'Or, avant de rejoindre Valence dans la Drôme.

Il ne cessera jamais d'augmenter le potentiel de cette arme. Et cependant jamais il ne pourra atteindre le nombre de canons qu'il souhaitait.

GEPHIL-ESM asbl - Composition du conseil d'administration

Président: **FRANCOIS** André, Avenue du Pétreli, 2 5600 PHILIPPEVILLE Tél. 071666657
andrefrancois1@hotmail.com

Vice-Présidente: **GERIN** Martine, Rue des coutures, 253 6042 LODELINSART Tél. 071417730
caporaligiov@swing.be

Vice-Président: **De VLAMINCK** Fabian, Allée des écureuils, 86 5600 NEUVILLE Tél. 0495842250
ludovic_von_88@hotmail.com

Secrétaire: **POTY** Yves, Ave de l'Europe, 70 5620 FLORENNES Tél. 071688645
yves.poty@hotmail.com

Secrétaire –Adjoint: **MATHIEU** André, Rue du moulin, 55 5600 PHILIPPEVILLE Tél. 071666881
bermath0@hotmail.com

Trésorier: **BOTTE** Roland, Rue Saint Hubert, 16a 5600 NEUVILLE Tél. 071668567
botte.roland@swing.be

Liste des nouvelles publications réalisées durant le trimestre

G259	FONTENELLE	Dépouillement des tables NMD EC 1805 à 1910
G260	JEMEPPE SUR SAMBRE	Dépouillement des tables N RP 1600 à 1796
G261	JEMEPPE SUR SAMBRE	Dépouillement des tables M RP 1600 à 1796
G262	JEMEPPE SUR SAMBRE	Dépouillement des tables D RP 1600 à 1796
G263	BAILLONVILLE	Dépouillement des tables NMD RP 1712 à 1796
G264	LEROUX	Dépouillement des tables NMD RP 1640 à 1796

HL1 **SURICE** Le massacre Aout 1914

HL2 **ROMEDENNE** Le Passage des troupes allemandes en 1914



Nous présentons à tous nos membres,
nos meilleurs vœux, à l'occasion
des fêtes de fin d'année.
Que 2010, comble vos espérances
et vos attentes, que votre vie soit sereine
et que l'entente entre tous soit la règle
commune.

Le Conseil d'Administration.